

L’histoire de l’anthropologie au Canada et la question autochtone

En tant qu'anthropologues professionnels, nous obligeons nos étudiants à étudier l'histoire de la discipline dans une tentative, selon la rhétorique courante qu'entoure la culture intime de la profession, de les sensibiliser aux limites épistémologiques de chaque approche théorique. Ainsi, toujours selon cette vision, ils seront préparés pour éviter les erreurs du passé, des erreurs censées avoir mené à certaines impasses pour lesquelles les approches postmodernes prétendent être la solution. D'autre part, nous semblons également admettre que l'analyse épistémologique de la théorie n'est pas l'unique force motrice pour le développement des savoirs, car nous nous penchons sur l'époque et sur le contexte sociologique des chercheurs. Le résultat, trop souvent, est l'émergence de dictionnaires biographiques, réunissant le parcours de vie et le cheminement intellectuel des protagonistes de la discipline. Cependant, en liant la vie du chercheur aux grands courants de l'époque, nous transmettons aux étudiants l'idée que les expériences de vie individuelle sont toujours subordonnées au climat culturel dans lequel le chercheur a vécu. Ainsi, nous évitons plusieurs sous textes inconfortables, tel que le lien entre le domaine de recherche et la classe d'origine des chercheurs et que, même à l'époque de l'anthropologie ante-poste moderne, le sujet censé avoir été construit et projeté par la théorie 'coloniale' ou 'raciste' a souvent construit la discipline plus qu'on voudrait l'admettre. Il n'est pas donc surprenant qu'aucune histoire de la discipline au Canada ne mentionne l'influence des Autochtones dans ce processus, fait surtout intéressant parce qu'ils constituent une minorité importante et ont été les sujets d'innombrables études.

Inévitablement, ceci communique l'idée, surtout aux étudiants consommateurs de tels dictionnaires, que l'anthropologie s'est développée suivant un modèle platonique ou cartésien, que chaque idée ou contribution s'érige sur les contributions intellectuelles antérieures, qu'il y ait une idée unificatrice agissant de force motrice, que l'influence du lieu où se trouve l'anthropologue n'est qu'une métaphore. Cette dépolitisation du lieu dans telles compilations renforce l'idée que la discipline est relativement étanche, à l'épreuve des idéologies dominantes. Il est rare qu'un espace national et ses idéologies, disons, géographiques soit accordé un rôle important dans les histoires de l'anthropologie. Pourtant, les historiens et les politiciens y parviennent souvent, avec par exemple l'importance accordée à la frontière pour le développement d'une idée de la nation. On pense à Frederick Turner et son livre *The Frontier in American History* (1920), et aux innombrables histoires de la Russie où les frontières orientales et méridionales ont agi de force motrice pour l'évolution du pays. Il s'agit de leurs versions du déterminisme géographique.

Ici, je veux brièvement examiner l'importance du lieu pour l'anthropologie comme discipline professionnelle en prenant le Canada comme exemple. Il me semble pertinent que la population autochtone et que l'histoire coloniale du pays devenu totalement indépendant seulement en 1931 (avec le Statut de Westminster émis par Parlement britannique; une constitution formelle fut adoptée seulement en 1982) aient influencé la discipline, mais de façon inattendue. Plus précisément, je veux répondre à la question pourquoi les peuples autochtones du Canada n'ont pas joué un rôle plus important dans l'évolution de la discipline, étant donné qu'ils sont en nombre (en 2004) de quasi 750,000 dans un pays avec une population assez contenue (29 millions). En particulier, je veux souligner le lien entre les attitudes manifestées envers les peuples Premières Nations et le lieu comme espace politisé. Je crois que l'ambiguïté canadienne

envers cet espace a été projetée sur les peuples autochtones, les plaçant ainsi dans une lacune idéologique.¹

Étant donné que les anthropologies nationales sont souvent liées aux objets de leur recherche par l'histoire de la colonisation, il aurait pu se développer une anthropologie canadienne qui aurait suivi les traces des grandes traditions mieux connues, surtout celle des États-Unis. Pourtant, la présence d'une large population plus ou moins intacte d'autochtones (par rapport aux États-Unis, justement) est devenue d'une importance mineure dans le développement de la discipline, laissant place à un ensemble d'autres éléments: la naissance tardive de l'anthropologie professionnelle, qui a eu lieu qu'au début des années 1960; la formation à l'étranger de plusieurs professeurs au moment de la professionnalisation de la discipline surtout pour combler le vide créé par la croissance rapide du nombre de postes professionnels; l'hétérogénéité politico-linguistique de la nation, qui orienta surtout les anthropologues francophones vers quelques discours intellectuels européens et vers une tendance à l'engagement politico-idéologique; l'absence d'une tradition philanthropique qui, aux États-Unis, permit la création de plusieurs musées et instituts de recherche anthropologique telle que le fameux Smithsonian, poussant plusieurs anthropologues vers un lien étroit avec les organismes de financement du gouvernement (et ainsi les obligeant de lier leur domaine de recherche à une conscience 'canadienne'); l'absence d'une stratégie politico-culturelle exotisant les Autochtones qui aurait pu agir de force motrice pour la curiosité anthropologique, laquelle poussa les Américains à canaliser leur curiosité vers les aspects ésotériques des cultures autochtones (en contraste, les Autochtones canadiens lors de l'époque coloniale avaient été plus souvent

¹ Je n'ai pas l'espace ici d'explorer davantage cette idée de lacune, qui est largement inspirée par Herzfeld (1997). Il s'agirait des 'non-lieux' idéologiques, souvent créés par l'aveuglement conscient, où se déroulent les négociations

considérés comme des partenaires économiques et alliés politiques, n'empêchant guère le développement d'une attitude raciste et surtout paternelle à leur égard, mais évitant les pires excès de la démonisation ou de l'ennoblissement dans le discours politico-historique); une attitude coloniale qui favorise l'Autre (voire, les États-Unis) comme source d'innovations culturelles et théoriques; et, enfin, un refus historico-national de valoriser l'esprit explorateur individuel qui aux États-Unis anima les grandes expéditions de découvertes vers l'Ouest et résulta en un contact soutenu avec les populations autochtones (ce rôle au Canada a été rempli par les grandes compagnies impliquées dans la traite de fourrure et plus tard par le gouvernement fédéral).

Bref, au moment où le contact avec les peuples autochtones très présents dans l'histoire étatique canadienne aurait pu favoriser la concrétisation de la curiosité anthropologique, l'évolution du contrat social a retardé le développement de l'anthropologie, laissant la discipline naissante particulièrement vulnérable aux fortes influences américaines au moment de sa professionnalisation. Cependant, quelques trajectoires autonomes ont été développées après qu'un cadre professionnel proprement canadien fut formé.

Les circonstances particulières entourant sa naissance ont mené à la concentration de la recherche dans quelques centres, chacun en partie défini comme le carrefour de traditions européennes et de la tradition nord-américaine, surtout l'empirisme boasien américain. De plus, le développement tardif de l'anthropologie académique et sa croissance subséquente très rapide ont fait en sorte que les départements d'anthropologie ont été fortement influencés par la personnalité et l'histoire de la formation de chacun de leurs fondateurs. Commencant dans les

stratégiques entre l'état et ses citoyens. La non-reconnaissance de tels espaces rhétoriques met en place une souplesse autrement niée par les instances de l'idéologie officielle.

années 1960, ces derniers ont dû engager une génération d'anthropologues (canadiens ou non) généralement formés à l'étranger et donc souvent sensibilisés aux thématiques classiques de l'époque venues d'ailleurs comme le structuro-fonctionnalisme ou l'écologie culturelle. Cette influence idéologique étrangère au moment de la prise de conscience nationale a mené les Canadiens à survaloriser l'importance de l'aire culturelle dans les processus d'engagement. La tendance de définir les spécialisations professionnelles selon les aires culturelles (celles-ci étant une invention américaine de Wissler, Kroeber et Boas) plutôt que les bases théoriques des praticiens est donc une partie intégrale de l'anthropologie canadienne puisqu'elle a été incorporée dans la définition même de la discipline au moment de sa naissance : si les Canadiens étaient au début incertain de leur identité professionnelle parce que les grands débats évoluaient ailleurs, au moins ils pouvaient se spécialiser selon la géographie, surtout que l'époque de croissance de la discipline dans les années 1960 et '70 était aussi un moment prise de conscience politique qu'encourageait la recherche sur des sujets canadiens.

Deux des grands centres contemporains, l'Université de Toronto et l'Université de la Colombie-Britannique, ont été fortement influencés par la «British Social Anthropology» des années '40s aux années '60s : Toronto est un département s'inspirant de la vision boasienne de son directeur T.F. McIlwraith après la IIe Guerre, combinant les quatre sous disciplines. L'ethnologie structuro-fonctionnaliste de la Colombie-Britannique était du type britannique à ses débuts dans les années cinquante et soixante, mais a évolué vers une sensibilité américaine partiellement orientée vers les sociétés du Pacifique comme zone de recherche.

À l'est, l'Université de Montréal à ses débuts avait emprunté des orientations à l'École sociologique de Chicago, à la vision boasienne de son fondateur G. Dubrieul, au structuralisme français, et à une sensibilité face aux revendications autonomistes de la province québécoise des

années '50, ce qui résulta en une série de monographies de style redfieldien centrées sur le Québec rural. L'Université McGill a sensiblement suivi la même trajectoire, bien que l'université soit anglophone et beaucoup plus ancienne.

La tradition muséologique évolua dès 1842 avec la création de la Commission géologique du Canada, bien que ses activités de collectes archéologiques et ethnographiques s'accroîtront sensiblement seulement après la nomination du linguiste E. Sapir à la direction de la division anthropologie en 1910. Sapir et l'ethnologue M. Barbeau (de 1911 à 1948 travaillant à la Commission de géologie devenue plus tard Musée national) définissent les approches futures de la recherche sans, cependant, former d'étudiants (comme fut le cas d'un autre chercheur important de l'époque, D. Jenness), le milieu muséologique encourageant une activité de conservation d'artéfacts aux dépens de la formation de théoriciens et ethnologues. Les activités de recherche du musée prennent une envergure importante seulement au moment du rayonnement des universités canadiennes au début des années '60, favorisant la recherche de champs d'études particulièrement «canadiens» tels que l'ethnicité et l'immigration, et donc aussi le folklore «ethnique» et surtout les traditions autochtones. Plusieurs musées régionaux sont fondés au même moment, incluant le très important «Museum of Anthropology» à Vancouver.

Un découpage géographique de la situation canadienne indique l'existence d'un certain nombre de spécialisations régionales : Memorial (Terre-Neuve) et l'industrie piscicole (R. Paine) et les autochtones (J. Briggs, A. Tanner); les Universités de Colombie-Britannique et McGill avec des études sur l'impact social du développement économique (H. Hawthorne, R. Salisbury); et quelques petits centres dans l'ouest canadien se concentrant sur les populations ethniques qui ont peuplé l'ouest en une série d'ondes migratoires dès le début du siècle.

Au niveau politico-historique, les «vieilles» (pour le Canada) universités tels que Toronto, Colombie-Britannique, Montréal et Laval ont chacune produit des chercheurs qui oeuvrent dans les champs d'études considérés comme classiques mais qui souvent emploient des approches très novatrices (Aborigènes d'Australie : D.H. Turner à Toronto et K. Burridge à Colombie-Britannique; populations africaines: G. Bibeau, J.-C. Muller et M. Verdon à Montréal; J. Boddy, P. Carstens, M. Lambek et R.B. Lee à Toronto; populations autochtones du Canada : R.W. Dunning à Toronto, A. Balikci et R. Savard à Montréal, T. Morantz et B. Trigger à McGill, J. Cruikshank et R. Ridington en Colombie-Britannique, et L.-J. Dorais et B. Saladin-d'Anglure à Laval; Pacifique : P. Maranda et E. Schwimmer à Laval, K. Burridge, M. Silverman, J. Barker, W. McKellin et E. Whittiker à Colombie-Britannique; G. Gillison à Toronto).

La sensibilité à l'opération muséologique de récupérer le passé dans un pays relativement jeune a fait que l'archéologie est très présente au Canada, souvent dans le cadre d'une stratégie de spécialisation régionale afin d'exploiter au maximum des fonds de recherche très limités et de ne pas reproduire l'approche boasienne des grandes universités : on peut situer des enquêtes intéressantes partant de centres de recherches importants situés dans les Universités de Simon Fraser, Calgary (ces dernières formant des départements autonomes), Manitoba et Québec.

Enfin, l'anthropologie linguistique au Canada émerge de deux sources. La première est liée à l'ethnoscience cognitive et les études sur l'ethnographie de la communication, avec ses quelques praticiens américains engagés afin de répondre aux exigences du croisement des années soixante (R. Darnell) qui, à leur tour, ont contribué à la formation d'une tradition canadienne (J. Mailhot, G. Sankoff, P. Thibault) oeuvrant sur une approche labovienne. La deuxième trajectoire émerge de la tradition muséologique et donc est orientée vers l'étude des langues autochtones (K. Rice; J. Powell).

Aujourd'hui les axes de recherche parmi les anthropologues de la partie anglophone du pays sont fortement influencés par l'anthropologie américaine et, je dirais, par une certaine rigidité idéologique liée à la crainte d'être vu comme arriérés vis-à-vis les débats contemporains; autrement dit, un avant-gardisme conservateur. Par contre, les chercheurs du Québec (Montréal, Laval, Québec [celle-ci répandue sur plusieurs campus] et même McGill et Concordia; ces deux derniers sont des universités anglophones) sont généralement plus influencés par les courants théoriques européens, et semblent plus sensibilisés à la vision foucaldienne de la politique du discours et des représentations. En termes historiques, l'anthropologie canadienne n'en est essentiellement qu'à sa deuxième ou troisième génération. Cependant, le grand nombre d'anthropologues professionnels indique que la discipline est bien enracinée: la sensibilité à l'hétérogénéité politique qui est typique du Canada fait en sorte que les approches canadiennes sont novatrices et qu'elles promettent de s'échapper des confins qui lui ont été imposés à son origine, la tradition structuro-fonctionnaliste britannique et la culturologie américaine boasienne.

Ce qui semble émerger, donc, est une orientation qui est prise entre les deux feux d'une sensibilité aux questions et aux situations nationales, incluant la recherche sur les peuples autochtones, et, d'autre part, la volonté de développer une identité particulière qui ne serait la copie des approches américaines ou européennes. Autrement dit, les anthropologues canadiens semblent ressentir une crainte d'autre autonome, de vraiment exprimer leur identité canadienne dans leur travail, et ceci en dépit du fait que (ou, peut-être, parce que) une minorité importante des chercheurs oeuvrant au Canada sont d'origine étrangère.

Bref, on peut parler de deux époques dans le développement de la discipline et de son attitude envers les Autochtones, avant et après 1960. La période antérieure était caractérisée par une anthropologie plus traditionnelle, où les peuples amérindiens étaient vus comme des sujets

viables d'une approche muséologique: sociétés traditionnelles dignes d'être étudiées par des méthodes propres à la muséologie. Après, avec l'accroissement du nombre d'anthropologues souvent venus de l'étranger (donc portant avec eux des idées nouvelles sur la définition du sociale), avec la politisation plus explicite d'une conscience nationale qui a surgi durant cette décennie, et surtout avec les voix autochtones toujours plus insistantes pour présenter leurs revendications visant l'autonomie culturelle et même politique, les Autochtones ont défini un rôle dans l'espace national devenu davantage inconfortable par leur présence.

Bibliographie

- Carroll, W.K., L. Christiansen-Ruffman, R.F. Currie, et D. Harrison (dirs.)
1992 *Fragile Truths: 25 years of sociology and anthropology in Canada*, Ottawa:
Carleton University Press
- Cole, Douglas
1973 "The Origins of Canadian Anthropology, 1850 - 1910", *Journal of Canadian Studies* 8(1):33-45
- Darnell, R.
1975 "The Uniqueness of Canadian Anthropology", pp.399-416, J. Freedman et J.H. Barkow (dirs.), *Proceedings of the Second Congress, Canadian Ethnology Society*, Ottawa:
Canadian Ethnology Service no. 28